

VOGUE (M)

4 place du PALAIS BOURBON
75007 PARIS

MAI 85

DE L'AVANT-GARDE AVANT TOUTE CHOSE...

par Christian Schlatter

Que cette Halle de la Villette est belle ! Construite en 1867 par Jules de Méridol, cette cathédrale laïque faite de métal et de verre s'élève à dix-neuf mètres de haut, une perspective de deux cent quarante mètres, elle offre 21 000 mètres carrés de surface exposable. Voilà un bel atout de départ pour venir "défier" dans l'esprit des organisateurs les géants parmi les géants de la scène internationale : la Documenta de Kassel, la Biennale de Venise et autres grandes manifestations. Pour que Paris parte à la reconquête des manifestations top de l'art contemporain, il fallait cette grande Halle, des moyens financiers considérables à la hauteur de l'enjeu furent alloués. On nous annonçait une grande messe de l'art.

Le ton de la Biennale, il est donné d'emblée par l'hommage rendu à Henri Michaux — mort l'année dernière. Pour ce monument de la culture française, on a trouvé une petite salle flanquée de vingt-deux timbres postes. Pas une seule indication, pas un seul titre. C'est du reste la Biennale sans titre : pas une œuvre ne possède ce renseignement élémentaire. Des plaques de métal incrustées au sol indiquent le nom de l'artiste. Quand il a déménagé, il est introuvable : cherchez Clemente ou Kounellis, par exemple. On annonce des artistes de la taille de Joseph Beuys et Nam Jun Paik : sur une table, une vidéo inaudible et illisible, une étiquette de papier (Japon 1984) ; autour, des installations vidéo éteintes. Sommes-nous dans une salle de patronage de province où à la Biennale de Paris ?

L'aménagement intérieur et l'accrochage ignorent les lois élémentaires de l'art contemporain : les œuvres y sont atomisées ; elles n'ont plus, paradoxalement, l'espace qui leur permettraient de s'installer en majesté dans ce lieu exceptionnel. On manque de recul, on est trop loin ou trop près. Les œuvres finissent par se gêner, se contrarier, on ne peut plus les voir : on a perdu les œuvres.

Une exposition sans concept, invertébrée, sans choix, sans ordre, sans thématique. On dirait, en termes de marketing, que l'on a ratissé large... mais pourquoi, comment ? Les introductions et déclarations connexes à l'exposition sont sur ce point édifiantes et traduisent l'embarras artistique. On ne voulait montrer que ce qui est reconnu de façon internationale, sur ce point précis, on se frotte les yeux. Montrer le Pop Art américain, soit. Mais alors, invitez Johns, Rauschenberg, Warhol... La sculpture anglaise, soit. Montrez-nous, Tony Cragg — son absence est un scandale artistique ! Flanagan... Quant à Bill Woodrow, il est si bien montré que sa sculpture monumentale accrochée de profil n'a plus l'impact visuel que d'une feuille de papier à cigarette. Mais surtout ne sélectionnez pas les suiveurs.

La sélection des artistes français est si large qu'on s'y perdrait facilement, à moins que... On s'entête par fidélité — ce qui est louable — à vouloir montrer des peintres que l'on connaît depuis longtemps et qui continuent à ne pas intéresser beaucoup. On en retire l'impression d'un dernier tour de piste que l'on voudrait faire accomplir à des candidats malchanceux et en-dessous des exigences internationales. Cette pénible impression, elle touche bien d'autres sélectionnés.

Le catalogue présente les artistes par ordre chronologique (idée reprise à la Documenta, mais il y avait deux catalogues...) Les textes sont en majorité des repiquages : impression de déjà lu très forte. La couverture est donnée à un jeune peintre français, courtoisie exquise ; la couverture graphique était mieux venue.